

## LA GRANDE SEMAINE

### LES RAMEAUX

Dans les paroles qui sont chantées par les prêtres à la procession des Rameaux, il y a une force de vérité qui commande la foi, et tout de suite à cette foi il se mêle de l'amour. C'est un roi de paix et de mansuétude qui s'avance. Oh ! quelle entrée triomphale que celle du Christ à Jérusalem ! Pour que d'autres entrées triomphales ne s'effacent pas du souvenir des peuples et des annales des nations, les rois conquérants ont fait élever à grands frais de magnifiques arcs de triomphe, afin que la mémoire de leur conquête ne passât pas ; et afin qu'elle demeurât à perpétuité parmi les hommes, ils ont bâti leurs arcs de victoire aussi solides que s'ils devaient porter le monde. Les pierres les plus dures, le marbre le plus à l'épreuve du temps, ont été employés à la construction de ces monuments, faits pour durer toujours. Eh bien, les siècles, en passant sur ces monuments de l'orgueil, les ont écrasés de leurs pieds qui broient tout. Et de beaucoup de ces arcs de triomphe, aujourd'hui, vous chercheriez une petite pierre, un grain de poussière, que vous ne les trouveriez pas ; tout en a disparu, tout, jusqu'à la mémoire.

Pour l'entrée du roi d'Israël à Jérusalem, pour perpétuer le souvenir que Jésus y est venu au nom du Seigneur, il n'y a eu ni arc de triomphe, ni obélisque élevé, et, cependant, la mémoire de cette entrée si humble est demeurée dans tous les esprits ! Les détails en sont si bien conservés, que l'on dirait que c'est un fait récent raconté par les évangélistes. Et, cependant, voilà tout à l'heure deux mille ans ! L'histoire des hommes se déchire, se perd ; quand on l'écrit sur le granit et le bronze, elle se renverse et se brise ; mais celle de Dieu a pris de son éternité. Cet ouragan des âges qui balaye et emporte ces arcs de triomphe dont il était question tout à l'heure, et qui joue avec leurs blocs de pierre ou de marbre, comme le vent d'automne avec les feuilles mortes, ne peut remuer pour la perdre, une page de l'Évangile ! Ne nous étonnons pas si les détails de l'entrée de Jésus dans Jérusalem sont si bien conservés : Dieu s'est appelé quelque part le Roi des siècles.

Quand le dimanche des Rameaux est venu, il y a encore quelque chose de particulier à la physiologie de nos villes et de nos églises. Dès le matin on voit, sur les places et dans les rues, des marchands de branches verdoyantes ; ici c'est du buis aux petites feuilles luisantes ; là, des branches de palmiers, qu'ils offrent aux fidèles qui se rendent à l'église.

Et puis, dans le sanctuaire, près de l'autel, toute une forêt de palmiers et de rameaux que le prêtre va bénir. Ceux des chrétiens qui ne peuvent arriver jusqu'à la balustrade du chœur, élèvent leurs rameaux en l'air quand l'officiant fait l'aspersion et récite une prière dans laquelle il demande à Dieu de bénir ces rameaux et de remplir de grâces et de bénédictions ceux qui les porteront. Quand tous les rameaux sont bénits, on voit toutes ces branches de verdure se lever, s'abaisser, s'agiter, comme si une forte brise était venue passer sur un champ d'arbustes...

C'est le moment de la procession ; les prêtres, les chantres, les fidèles sortent de l'église et vont entourer une croix tenue dehors, en face du grand portail. Dans l'office du matin des Rameaux, il y a la marche et le mouvement d'un poème ; ces prêtres et ce peuple avec leurs palmiers de verdure ; ce dialogue entre le chœur du dehors et celui de l'intérieur de l'église ; cette répétition de : "Ouvrez, ouvrez vos portes éternelles", et de ces autres mots : "Quel est ce Roi de gloire ?" sont d'une grande beauté. Quand la grand-messe, avec son long Évangile, est finie, quand le peuple s'est prosterné et a baisé la terre à ces paroles de la Passion : "Jésus, jetant un grand cri, rendit l'âme !" chacun avec son rameau s'en retourne au logis et attache à son chevet la branche verdoyante que le prêtre a bénite. Le rameau séché de l'année précédente doit être jeté au feu. Dans quelques églises, c'est la cendre de ces rameaux brûlés que l'on répand sur le front des chrétiens, le mercredi des Cendres ; ainsi, ce qui reste des

palmiers du triomphe sert à nous montrer la vanité de toute gloire ! En Bretagne, la mère qui ne verrait plus la branche bénite à la couche de sa fille, tremblerait pour elle. Quand un enfant vient à naître, on prend quelques feuilles du rameau qui a été placé près du lit de la mère et du père de famille, pour les attacher au lit du nouveau-né.

Quand nos derniers instants seront arrivés, quand nous serons couchés sur le lit d'où nous ne nous lèverons plus, le rameau qui a veillé sur nos nuits tranquilles sera ôté de la muraille, et la Soeur de charité qui soignera nos souffrances et qui pensera au salut de notre âme, l'aura mis dans l'eau bénite, pour en asperger de temps en temps notre couche et nous-même.

Dans quelques provinces d'Espagne, les morts sont enterrés avec leurs rameaux entre leurs mains jointes ; et une tradition dit que les rameaux des prédestinés ne pourrissent point dans le cercueil. Dans plusieurs églises de France et du Canada, les prêtres, à la procession des rameaux, portent de belles branches de palmiers, et dans quelques paroisses, le célébrant porte une branche d'olivier, souvenir précieux apporté de Terre-Sainte.

### LES SAINTES FEMMES

#### MARTHE ET MARIE.

Elles étaient deux soeurs, Marthe aux cheveux [châtains,

Et Marie aux yeux clairs, plus jeune, rose et [blonde,

Et Celui qui devait léguer l'amour au monde  
Était le guide sûr de ces coeurs incertains.

Marthe, toute orgueilleuse, était la ménagère,  
Les soins et les soucis donnaient l'autorité.  
L'autre, offrant un secours chaque fois écarté,  
Dans sa propre maison semblait une étrangère.

Or, Marthe ayant reçu Jésus dans sa maison,  
Marie, aux pieds du maître assise, écoute et songe,  
Et lui, par des discours qu'elle-même prolonge,  
Forme attentivement sa naïve raison.

— "Maître, dis-moi, crois-tu que mon âme est gâ-  
[tée ?

C'est ta brebis perdue ?... Oh ! si c'était cela,  
Je la ferais pour toi légère... porte-la !"

Et sans fin elle boit la parole écoutée.

Il aime mieux Marie et le bleu de ses yeux,  
Ses cheveux blonds et lourds tels que des mois-  
[sons mûres,

Sa lèvre où la parole a de si frais murmures  
Et son sourcil pareil au croissant d'or des cieus.

Marthe, le ton grondeur, le visage un peu sombre,  
Jalouse quand sa soeur veut sa part de travail,  
Maîtresse en tout, s'acharne au plus petit détail,  
Comptant sans fin des plats dont elle sait le nom-  
[bre.

— "Oh ! Maître, dit Marie, oh ! que tu parles bien  
Des lys vêtus de soie et des douces colombes !  
Dis-moi, tu seras là, quand s'ouvriront les tombes ?  
Alors, si je te vois, je ne craindrai plus rien.

Un jour, tournant les yeux vers sa blonde cadette,  
Irritée à la voir se plaire aux chers discours :  
— "Tu ne fais rien, quand moi je travaille tou-  
[jours !

Dit Marthe. — "serait temps de me payer ta dette."

— "Viens écouter comme elle et te repose un peu,"  
Dit Jésus. — "Commandez, dit Marthe, qu'elle m'ai-  
[de !"

Or, l'irritation la fit paraître laide,  
Et par l'entêtement elle déplut au Dieu.

— "Marthe, Marthe, dit-il, laisse ta pauvre tâche ;  
Ta soeur veut bien la faire et tu m'écouteras..."

Mais Marthe répondit : "J'aime occuper mes bras.  
Ma maison est trop grande et mon coeur n'est

[point lâche."

Voyant son injustice, il répondit encor :  
— "La part que se choisit Marie est la meilleure."

Et tandis que, tout bas, la petite soeur pleure,  
Jésus, posant sa main sur ses beaux cheveux d'or :

— "Cette meilleure part ne peut plus être ôtée  
A l'enfant qui me cherche et qui veut mes le-  
[çons..."

Et, pensive, Marie, avec de doux frissons,  
Boit, les yeux sur Jésus, la parole écoutée.

#### MAGDELEINE.

Alors, à l'Orient, une aube froide et blême,  
Traînant sur la montagne une robe en haillons,  
Parut. L'Homme aussitôt sous les premiers rayons,  
Tout pâle, rayonna plus que l'aube elle-même.

On eût dit que de lui naissait le point du jour,  
Et que sa chair laissait transparaître des flammes ;  
Tout sommeillait encor, les soldats, Jean, les fem-  
[mes...

Quel oeil se lèvera le premier vers l'amour ?

Jean était las. Marie était comme écrasée.  
Les plus grands désespoirs font cet accablement.  
Un soldat s'éveillait. Dans ce même moment,  
Magdeleine, en pleurant, pressa le croix baisée.

Elle éleva vers Lui la beauté de ses yeux  
Où l'amour tendre et pur était une lumière,  
Et fière de pleurer, ce jour-là, la première,  
Elle aima dans la mort l'époux mystérieux.

JEAN AICARD.

### LES ŒUFS DE PAQUES

Deux mots sur les oeufs de Pâques, pour ne  
point en perdre l'habitude.

On s'est souvent demandé d'où en vient l'usage ;  
mais, en somme, on n'en sait rien, si ce n'est qu'il  
remonte, comme Mme Mauborough, "si haut qu'il  
peut monter".

Une antiquité de "trente-six siècles" et même  
plus n'est pas pour gêner les faiseurs de légendes.

Sans aller si loin, rapportons simplement, pour  
ceux qui l'ignorent, et ils ne doivent guère être  
nombreux à cette heure, que la coutume d'offrir  
des oeufs est antérieure à l'ère chrétienne.

Les anciens Romains la pratiquaient, et les Per-  
sians, qui ne sont pas plus chrétiens, l'observent  
encore, au premier jour de l'an.

Il en était de même dans l'ancienne France,  
quand l'année commençait à Pâques. C'était alors  
l'époque des étrennes, comme aujourd'hui le 1er  
janvier.

On s'offrait mutuellement des oeufs pour tout  
cadeau, cadeau modeste, mais qui valait autant  
que l'oeuf doré de vingt mille louis que le roi  
Louis XV envoya à la Pompadour.

Peu à peu, une autre coutume s'établit chez les  
jeunes gens dans les campagnes, et même dans les  
petites villes, celle d'aller demander des oeufs de  
Pâques en chantant devant les maisons. Elle a  
été, un temps, générale en France. Elle subsiste  
encore dans plusieurs provinces, notamment dans  
le Midi, dans l'Est, en Picardie, etc.

Les derniers jours de la semaine sainte, une  
foule de gamins, enfants de chœur et autres, s'en  
vont de maison en maison, psalmodiant des chants  
latins, ou une complainte de la Passion. Presque  
partout on leur donne, et les petits chanteurs font  
une ample provision d'oeufs.

On chante aussi des couplets de circonstance,  
où les quémandeurs deviennent singulièrement  
exigeants, tel celui-ci, par exemple :

C' n'est pas des oeufs que nous d'mandons,  
Mais c'est la fill' de la maison,  
S'il y en a deux, nous choisirons,  
Alleluia !

Mais si on ne leur donne ni les oeufs ni la fille  
de la maison, ils invoquent le diable, qui empor-  
tera ceux qui se font ainsi frir l'oreille.

Souvent les oeufs, du reste, sont remplacés par  
des sous ou par des pièces blanches, qui ne sont  
pas moins bien reçus.

Au contraire !